

## Introduction

Alexandra Roch

Université des Antilles, Martinique

Dans la cale du bateau négrier, grâce à une étrange mémoire du corps, les esclaves ont transporté le souvenir de pratiques relevant du théâtre, qui ont refait surface sur la plantation et ont participé à une forme de résistance et de subversion.

Les formes dramatiques de la Caraïbe et ses diasporas africaines ont aujourd'hui la même énergie de marronnage en partage qui passe par l'oralité, le masque, le carnaval, le double jeu et lutte contre toute identité d'assignation.

(Chalaye, 2018:17)

Si vous désirez savoir ce qu'est le marronnage, ne cherchez pas dans un dictionnaire. Contentez-vous d'ouvrir grand les yeux et les oreilles. Car « les nègres marrons » ne sont pas enterrés dans les livres d'histoire, ils continuent à vivre parmi nous ; à peine perceptibles puisqu'ils ne persistent dans l'être qu'en disparaissant. (Bona, 2018 : 117)

Ce deuxième numéro de *Recherches Francophones*, la revue de l'AIELCEF (Association Internationale d'Étude des Littératures et Cultures de l'Espace Francophone), vient à la suite de la Journée d'étude du 27 mars 2018 organisée à l'Université des Antilles en Martinique et consacrée à l'expression du marronnage dans la Caraïbe anglophone et francophone aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. Elle avait pour objectif d'explorer la présence du marronnage dans les espaces post-coloniaux d'un point de vue anthropologique, social et littéraire.

Le marronnage naît dans un contexte historique, social et politique bien défini, celui de l'esclavage et de la colonisation. En effet, les brutalités, les conditions inhumaines, le manque de liberté sont autant d'éléments qui poussent

l'homme noir déporté à partir en marronnage. L'historienne guadeloupéenne Josette Fallope affirme à juste titre dans *Esclaves et citoyens* que :

Le marronnage est une manifestation du désir de liberté de l'esclave, quelles que soient ses motivations. Le marronnage est en effet une forme de résistance qui répond à différentes démarches de l'esclave, selon les circonstances du marronnage – grève et marronnage – vengeance des esclaves bossales pendant la période d'acclimatement, marronnage dû à la pression, à la faim ou de mauvais traitements, marronnage pour aller visiter un parent ou une amie, marronnage enfin pour la promotion sociale, pour l'exercice d'un petit métier dans les villes et bourgs. (1992 : 207)

Le marronnage est donc l'expression de la résistance de l'Africain esclavagisé qui apparaît sous diverses formes sur le continent américain. Généralement associé à la fuite dans les bois et dans les espaces reclus, le marronnage comprend aussi d'autres formes de résistances menées au sein même de la plantation comme l'empoisonnement ou encore le sabotage. Il constitue pour ces noirs africains un processus de refus de la traite, des modes de vie servile et des pensées imposées par les colonisateurs. C'est ainsi que l'esclavagisé en situation de marronnage tente de récupérer les éléments culturels et culturels de sa terre natale ; ce qui a contribué à la survivance et la transmission de l'Afrique sur le nouveau continent. De ce fait, le marronnage est une « conduite spécifique au sein du système esclavagiste [... qui] au sens propre naît et meurt avec l'esclavage » (Rochmann, 2000 : 5).

Toutefois, depuis quelques décennies, le marronnage connaît un nouvel essor et nombreux sont les Afro-descendants qui puisent leur inspiration dans cette résistance que le marronnage a établie face à l'esclavage et la colonisation pour s'affirmer et s'émanciper en tant qu'être. Ainsi, comme le fait remarquer l'anthropologue Richard Price, « tout autour de la Caraïbe aujourd'hui, le marron historique – souvent mythifié en une créature hors du commun est devenu une

référence d'identité pour les écrivains, artistes, intellectuels et politiciens de la région, le symbole ultime de résistance à l'oppression et de lutte pour la liberté » (Price, 2013). Dans le domaine artistique, littéraire et même social, le marronnage est largement lié à une forme de création qui désire échapper aux modèles dominants et établir ses propres principes. Le marronnage s'oppose à l'assimilation, à l'acculturation et à l'aliénation. C'est en ce sens que le marronnage « incarne un idéal créateur, véhicule des valeurs novatrices au point que tout un chacun puisse se reconnaître en lui, s'agréger à son combat et l'élire comme aspirateur » (Louise, 2006 : 21).

La réappropriation du marron et du marronnage aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles semble être une voie émancipatrice permettant de rompre avec l'état de colonialité que connaissent certains espaces postcoloniaux.

Pendant plus de quatre siècles, l'homme noir a su déployer de multiples techniques à l'encontre de la violence coloniale et c'est dans ce contexte d'affirmation de soi, de rupture et de refus de toutes formes d'exploitation imposées que le marronnage et le marron deviennent des figures atemporelles. En ce sens, le marronnage représente une philosophie de vie, un mode d'être, une norme à l'agentivité et l'épanouissement dans un contexte socio-politique déstructurant. Le marronnage ne fait donc pas uniquement référence à l'isolement des esclavagisés mais aussi à la récupération et la reconstruction de l'Afrique ; ce qui intéresse principalement les contemporains. Le marronnage désigne une pensée subversive qui combat aussi bien l'esclavage et le colonialisme du passé, mais aussi les conséquences de cette période dans le présent où la liberté des Caribéens est sans cesse remise en question.

Cette page historique constitue le point de départ de l'émergence d'une identité caribéenne élaborée dans la résistance, la rébellion et la remise en

question de la culture transmise par les colonisateurs. C'est d'ailleurs dans cette essence mythique que le sujet caribéen arrive à se transcender. L'expérience du marronnage est un mode de vie, une pensée qui habite chaque descendant de marron et qui refait surface dans les anciennes colonies en période de crise, d'oppression et d'entrave à la liberté. Ainsi, l'esprit du marronnage place l'opprimé dans une posture d'agent, d'autonomie et de liberté. C'est ainsi que l'expérience historique du marronnage a ouvert la voie de l'émancipation culturelle aux Afro-descendants.

Cette réflexion invite donc à questionner les enjeux du marronnage dans la Caraïbe francophone aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. Que révèle aujourd'hui une telle ferveur pour ce phénomène de résistance datant du 15<sup>ème</sup> siècle dans la société caribéenne ?

Afin de répondre à cette problématique, ce numéro, qui s'organise autour de deux parties, révèle que ce fait historique n'intéresse plus seulement les historiens, mais s'érige comme une voie émancipatrice chez l'Afro-descendant que convoquent les philosophes, les sociologues, les littéraires, les anthropologues. À partir du moment où une situation rappelle le traumatisme de l'esclavage : acculturation, aliénation, dépossession du corps et du territoire, l'incapacité d'agir et de décider, le mécanisme de défense inventé par les marrons refait surface à travers l'inventivité, l'ingéniosité, la ruse, la créativité, le jeu. Bona nous explique que : « Marronner c'est échapper à ses ennemis, c'est produire sa propre disparition, s'embusquer, brouiller les pistes, faire le mort, disparaître pour aussitôt ressurgir » (Dénètem Touam Bona, 2016 : 12).

La première partie intitulée « marronnage et contre-espace », constituée de deux articles, montre que le marronnage contemporain s'oppose à la situation

sociale et politique existante en Guyane et à la Martinique. Ainsi, pour citer Anny Dominique Curtius :

En situation de marronnage, le corps s'inscrit dans un processus de quête identitaire, puisqu'en se fondant dans l'invisible, dans l'épaisseur de la nuit et de la végétation qui composent désormais leur monde, les marrons font de la nature, du temps, de l'errance, une expérience positive. (2000, 103)

L'étude anthropologique de Richard Price propose un rappel historique du marronnage. Il y établit un état des lieux de la recherche sur le marronnage et les communautés des marrons des Guyanes et de la Caraïbe.

Alexandra Roch expose les mécanismes de résistance et de défense élaborés par les Martiniquais à travers le carnaval 2021 pendant la crise sanitaire de la Covid-19. Cette dernière mobilise une approche des études postcoloniales pour explorer la résistance et la défiance de la population martiniquaise face à une situation de colonialité qui ne prend pas en considération les spécificités du territoire.

La deuxième partie, consacrée à l'esthétique littéraire du marronnage, comprend également deux articles.

Madis Krouma présente une relecture de *Batouala* de René Maran au moyen du schéma archétypal du marronnage en mobilisant le marronnage littéraire. L'étude met en exergue l'articulation entre l'histoire et l'imagination dans l'élaboration du roman. Il s'agit donc pour Krouma de démontrer les mécanismes relatifs au contexte de création du texte qui témoigne d'un éveil de conscience de Maran désireux de s'affranchir du carcan de la servitude.

Mylène Danglades s'interroge sur la portée réelle de la fonction libératrice d'une écriture héritière du marronnage. Sa lecture du roman *Un*

*Dimanche au cachot* de Patrick Chamoiseau pose la question de savoir si celle-ci apporte une véritable émancipation ou si elle contribue au maintien des Caribéens dans une marginalité carcérale.

Cette étude sur le marronnage se poursuit avec deux articles en varia. Kevin Gayalin invite à une réflexion sur la reterritorialisation de la ville de Saint-Pierre à la Martinique après l'éruption de la Montagne Pelée en 1902 par les subalternes. En s'appuyant sur les Postcolonial Studies, Gayalin démontre que le repeuplement de cette ville coloniale après la catastrophe constitue une récupération et une réappropriation du pouvoir politique et économique des Afro-descendants.

L'article de Lidiya Boteva pose une réflexion sur l'identité et l'auto-définition dans le roman de l'écrivaine guadeloupéenne Maryse Condé *Moi, Tituba, sorcière... Noire de Salem*. Boteva convoque le concept de l'*In Between* pour démontrer que l'espace, pays rêvé ou pays physique, offre une nouvelle vision qui interroge les conséquences de l'Anthropocène moderne.

Les différents articles réunis dans ce numéro de *Recherches Francophones* démontrent que la notion de liberté est fondamentale chez le sujet caribéen. Pour ce faire, le marronnage est l'une des voies qui permet, d'un point de vue social ou littéraire, d'inscrire le Caribéen dans une certaine philosophie de la liberté et d'émancipation vis-à-vis des effets de la colonialité dans l'espace post-colonial.

## Bibliographie

Chalaye, Sylvie, *Corps marron*, Caen, Passage(s), 2018.

Curtius, Anny-Dominique, « Désontologisme et réontologisme des esclaves et des marrons », dans Jean Benoist, Jean Bernarbé, Raphaël Confiant et Gerry L'Etang, *Au Visiteur lumineux : Des îles créoles aux sociétés plurielles mélanges offerts à Jean Benoist*, Pointe à Pitre, Ibis Rouge, 2000, pp.103-114.

Fallope, Josette, *Esclaves et citoyens : les noirs à la Guadeloupe au XIXème siècle dans les processus de résistance et d'intégration (1802-1910)*, Basse-Terre, Société d'histoire de la Guadeloupe, 1992.

Lalla, Barbara, *Defining Jamaican Fiction : Marronage and the Discourse of Survival*. Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1996.

Louise, René, *Le Manifeste du marronnisme moderne Philosophie de l'esthétique pour le métissage culturel*, Paris, Lafontaine, 2006.

Price, Richard, *Cultures en Guyane, Les Marrons*, Paris, Vents d'ailleurs, 2003.

\_\_\_\_\_, « La vie quotidienne des Marrons à l'époque coloniale » in Cruse & Rhiney (Eds.), *Caribbean Atlas*, 2013. <http://www.caribbean-atlas.com/fr/thematiques/vagues-de-colonisation-et-de-controle-de-la-caraibe/la-vie-dans-la-caraibe-des-plantations/la-vie-quotidienne-des-marrons-a-l-epoque-coloniale.html>.

Roberts, Neil, *Freedom as Marronage*, Chicago, The University of Chicago Press, 2015.

Roch, Alexandra, *Le Marronnage dans la littérature caribéenne*, Paris, L'Harmattan, 2017.

Rochmann, Marie-Christine, *L'Esclave fugitif dans la littérature antillaise*, Paris, Karthala, 2000.

Touam Bona, Dénètem, *Fugitif, où cours-tu ?*, Paris, Presses Universitaires de France, 2016.

\_\_\_\_\_, « Lignes de fuite du marronnage. Le “lyannaj” ou l’esprit de la forêt », *Multitudes*, vol. 70, n°1, 2018, pp. 177-185.